

Le titre de cet essai joue volontairement avec la polysémie de la préposition et nous invite à explorer simultanément la bêtise *selon* Barthes, la bêtise *pour* Barthes mais aussi la bêtise *de* Barthes, du moins telle qu'elle a pu être soulignée par tout un courant pamphlétaire. A l'aune de ce thème singulier, Claude Coste nous propose un parcours inédit à travers une oeuvre qui n'en finit pas de révéler la richesse de ses perspectives critiques.

« Explorer ma propre bêtise » : tel est le voeu que l'on trouve formulé par Barthes en marge de son journal. En s'adonnant à un habile parcours de l'oeuvre, Claude Coste nous révèle alors combien le critique a toujours été fasciné par cette question, combien il lui a importé de la définir pour mieux s'en préserver, combien aussi il a sans cesse craint sa toute puissance contaminatrice. Le chapitre liminaire cherche donc à esquisser les deux grands pôles de la bêtise *selon* Barthes. Est « bête » tout ce qui est de l'ordre de la répétition, du stéréotype, de la pensée impersonnelle où point l'empire de la collectivité. C'est donc dans l'exigence fondamentale d'une singularité réévaluée que Barthes va chercher l'antidote acceptable à la bêtise. Mais comment dire cette identité propre – cette « existence minimale » et irréductible que Barthes trouve dans le Rousseau des *Rêveries* – sans succomber à la pose et aux leurres qui font de ce Moi l'objet d'un imaginaire ? Toute la difficulté est bien de réussir à se situer entre ces deux termes de la bêtise : *ne pas être soi* ou *croire être soi*.

Bouvard et Pécuchet a profondément cristallisé la réflexion de Barthes sur la bêtise en lui en révélant le processus. Les deux personnages de Flaubert sont « bêtes » car ils reproduisent servilement les idées des autres, ils adoptent sans cesse un langage qui n'est pas le leur et, comble de la stérilité, finissent tout *bêtement* par recopier les livres qu'ils lisent. C'est le « stéréotype », l'archétype même de la bêtise pour Barthes que ce deuxième chapitre explore avec beaucoup d'à-propos. Bien qu'un temps fasciné par cette dilution du sujet – la « folie du langage » (p.67) flaubertien ne rappelle-t-elle pas cette leçon de la Modernité qui veut que l'on soit toujours déjà parlé par un langage qui nous est antérieur ? – Claude Coste nous montre que Barthes tend vers une reconquête pleine de la subjectivité ; seule garantie contre l'aliénation. En circulant entre les *Fragments d'un discours amoureux* et certaines sections du *Comment vivre ensemble* la fin du chapitre souligne à quel point il est difficile pour Barthes d'esquisser le bon degré de singularité.

Claude Coste postule alors que la ressaisie de soi passe – chez Barthes – par une conception du sujet fondée sur le corps ; c'est à travers lui que s'exprimerait notre singularité dans ce qu'elle a de plus irréductible. Des débuts fascinés par la question du « style » comme témoignage de la présence charnelle de l'écrivain (*Le degré zéro de l'écriture*) jusqu'aux rêveries graphiques qui pensent la main comme le trait d'union entre le corps et le texte (*Roland Barthes par Roland Barthes, Réflexions sur l'écriture*), l'essai nous convainc de la forte thématisation du corps écrit chez Barthes, ou plus justement du corps qui cherche à s'écrire. Ce troisième chapitre qui cherche à cerner la quête du sujet par le truchement du corps se clôt légitimement par une réflexion sur la voix. Concept phare de Roland Barthes, le « grain de la voix » est ainsi réévalué par Claude Coste comme la théorisation progressive d'une présence vocale du sujet ; la manifestation où se donne à lire la subjectivité dans sa différence absolue.

Le quatrième chapitre, intitulé « bêtise en littérature », revisite de manière inédite la querelle qui opposa Raymond Picard et Roland Barthes à propos du *Sur Racine* (1964). Barthes a-t-il dit n'importe quoi sur la tragédie racinienne ? Tout en rendant justice à la perspicacité de Picard sur les errements analytiques de Barthes, Claude Coste en vient à déplacer les termes du débat et à révéler la profonde cohérence du livre de Barthes. L'enjeu est alors évident : *Sur Racine* est avant tout un livre « sur Barthes » ; il vaut comme une projection de ses interrogations et de ses obsessions propres. Cet angle d'approche s'avère fructueux car il parvient à mettre en lumière la véritable unité d'un livre travaillé par une philosophie du sujet. Loin d'être « bête », *Sur Racine* réfléchit au contraire au moyen d'échapper à la bêtise de la doxa que métaphorisent ici le poids du passé et la

détermination tragique. Encore une fois, Claude Coste souligne combien le juste positionnement identitaire – à mi-chemin entre la dilution du sujet dans les stéréotypes de la société et la tentation d'une rupture solipsiste minée par le narcissisme – constitue le foyer de l'interrogation barthésienne.

Comment Barthes s'est-il positionné politiquement ? Sous quelles formes a-t-il donné à entendre son engagement ? Est-il parvenu à échapper à la « bêtise » qui menace tout sujet s'exprimant sur un événement forcément complexe ? C'est là un sujet nodal – souvent posé mais rarement déplié dans son ensemble – que le quatrième chapitre aborde de front. La querelle polie avec Albert Camus à propos du marxisme et de la moralité en politique nous rappelle combien le concret de l'engagement militant messied à Barthes. Comme le dit Claude Coste, c'est dans l'« appréhension esthétique de la situation politique » (p.178) qu'il parvient à écrire ses plus belles pages. Témoin sa fascination pour le théâtre de Brecht ou encore sa dénonciation de la France gaulienne à travers ses analyses des *Mémoires* du général. Témoin encore cet article moins connu qui trouve dans la linguistique saussurienne – mélange d'autonomie et d'interdépendance – un modèle pour repenser une démocratie fortement décriée par l'intellegentsia des années 60-70.

En témoignant de « l'ailleurs », l'écrivain engage sa responsabilité morale et politique et s'expose au risque d'un commentaire approximatif. C'est cette « bêtise en voyage » que cerne en dernier lieu Claude Coste. Bien que déçu par un langage continuellement idéologique et par une mise à distance du corps (*Carnets du voyage en Chine*), Barthes n'a pourtant pas hésité à « sauver » la Chine en l'abordant d'un point de vue phénoménologique (« Alors, la Chine ? »). Cette préjudiciable compromission de la réalité du pays visité fut la cause d'une réception agacée. Le préambule de *L'Empire des signes* inscrit d'emblée le livre de voyage dans l'imaginaire et non plus dans le compte rendu savant. Il n'empêche que la multiplication des assertions, l'emploi du présent gnomique et l'absence de modalisation contribuent à la confusion entre le Japon tel que le perçoit Barthes et le Japon tel qu'il existe réellement. Comme le souligne C. Coste, c'est peut-être en disant le Maroc par le truchement de la fiction (« Pierre Loti : *Aziyadé* ») que Barthes réussit, par l'usage de l'indirect et de la projection, le mieux à témoigner de son expérience propre sans tomber dans le piège de la généralité.

Au terme de ce parcours, on mesure toute la richesse et la nouveauté de l'étude menée par Claude Coste. Derrière le thème de la « bêtise », l'auteur de cet essai traque en fait la question de la subjectivité ; c'est là selon lui un point aveugle qui parcourt toute l'oeuvre de Barthes et qui nous invite à reconsidérer l'un des dogmes de la Modernité. En effet, la formule rimbaldienne (« Je est un autre ») qui inaugure le XX^e siècle littéraire est intenable pour Barthes. Il faut au contraire veiller à l'irréductibilité de soi sans tomber dans l'illusion de soi-même. Ce difficile équilibre est la condition *sine qua non* pour se faire un petit peu moins bête.

MATHIEU MESSEGER